

## DECRYPTER LE MONDE DU TRAVAIL

### Le cas de Michel Houellebecq

DANIEL LEUWERS

Un. François-Rabelais - Tours

[daniel.leuwers@yahoo.fr](mailto:daniel.leuwers@yahoo.fr)

Longtemps négligé littérairement, le « monde du travail » réémerge fortement en ces temps marqués par le triomphe antagoniste de la finance, des marchés, des actionnaires, des traders. En comparaison avec les clans cyniques qui jouent de l'argent et essaient de lui trouver de providentiels paradis fiscaux, le monde du travail apparaît comme un secteur pur, voire purifié, - le lieu même où l'humain s'oppose au terrorisme des chiffres.

Il faut reconnaître que la littérature du XX<sup>ème</sup> siècle n'a pas beaucoup valorisé le travail. Après la flambée épique des Hugo, Vallès et surtout Zola, le travail a eu tendance à être perçu comme une activité aliénante qui accule l'individu à la boisson, voire au crime. Le travail a souvent été considéré comme une marque de l'esclavagisme, bien dans le ton du colonialisme galopant. Le travailleur s'est trouvé pris au piège de cette contradiction : perdre sa vie pour la gagner.

Nombre de littérateurs se sont mis en marge de cet écueil, comme les surréalistes soucieux avant tout d'une disponibilité qui ne saurait être assujettie aux horaires et contraintes du travail. Pourtant, les mêmes surréalistes allaient, pour certains d'entre eux, adhérer bientôt au Parti communiste français et tenter d'épouser la cause des travailleurs. L'Union soviétique incarne alors l'exemple de la désaliénation par le travail (et une propagande est savamment orchestrée -dont s'inspireront, il est vrai, les régimes fascistes et la France du « Travail, famille, patrie » de Pétain). Les écrivains qui font le voyage en URSS, tel Gide, en reviennent cependant déçus. Le monde du travail n'est pas l'ilot du bonheur rêvé. Le temps des procès a terni son image.

Dans la République des clercs, qui caractérise le début du XX<sup>ème</sup> siècle, les écrivains

sont des bourgeois, voire de grands bourgeois paternalistes ou, au mieux, des esthètes. L'ouvrier est le grand absent. Tout au plus décrit-on le fonctionnaire (Courteline), le petit employé ou le marchand de quatre saisons (le Crainquebille d'Anatole France). Avec Sartre, Nizan et Camus, le petit peuple fait quelques apparitions. Mais la grande mutation -qui permet de sortir de la vision misérabiliste d'un Zola- me semble passer par trois ouvrages-phares: *Les Choses* de Georges Pérec en 1985; *Vies minuscules* de Pierre Michon en 1984 et *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq en 1994. Surgit alors l'image d'un homme moderne dépossédé de tous ses pouvoirs majuscules et ramené au minuscule d'une situation qui le chosifie, en fait un pion aisément remplaçable. L'ombre de Kafka et de Charlie Chaplin se fait insistante.

Le monde aliénant et aliéné du travail est dès lors moins celui des ouvriers que celui des employés, des ingénieurs et bientôt de cette catégorie nouvelle que forment les informaticiens. Dans *Extension du domaine de la lutte*, Houellebecq - qui entama justement une carrière d'informaticien et fut rapidement convaincu du manque d'intérêt de son métier- montre un héros (le narrateur lui-même) harassé par ses chefs et ses collègues. Le chapitre inaugural s'ouvre sur « une soirée chez un collègue de travail ». Mais voici que le « chef de service » fait son apparition. Le narrateur prend soudain conscience qu'aucune frontière ne protège le monde des loisirs de notre activité professionnelle. Le travail, on n'en sort pas, on y est jusqu'au cou!

Les chapitres s'égrènent pour montrer l'aliénation du héros à une société de consommation qu'alimente l'assujettissement au monde du travail. Dans le chapitre deux, la perte d'une voiture raie l'individu du corps social. Le chapitre trois montre que si l'individu a quelque temps libre, celui-ci est absorbé par la nécessité des achats et le règlement de factures et de formalités de tous genres. Houellebecq trace le schéma directeur d'une vie ordinaire: adolescent, on rêve un peu; à l'âge adulte, tout se fane -de quoi nous « plonger dans un état de réelle souffrance » lié à la solitude, au manque d'amis, au peu d'intérêt pour autrui. Et puis -point d'orgue du roman- arrive le moment où l'on ne peut plus vivre « dans le domaine de la règle » et où il faut « entrer dans le domaine de la lutte ». La noyade semble être inéluctable, mais voici que le romancier tend une main secourable: « Vous allez mourir. Ce n'est rien. Je suis là. Je ne vous

laisserai pas tomber. Continuez votre lecture. Souvenez-vous, encore une fois, de votre entrée dans le domaine de la lutte ».

Cette lutte, quelle est-elle? Elle pourrait être sociale, syndicale, politique. Mais Houellebecq lui assigne le seul domaine de l'écriture -une écriture sobre qui se contente de délimiter sans se bercer d'illusions. Finies les grandes envolées lyriques à la Zola, finies les « subtiles notations psychologiques », fini le « fantasme de Paul qui s'incarne en Virginie ». Houellebecq préfère « élaguer. Simplifier. Détruire un par un une foule de détails » pour rendre compte d'un monde qui « s'uniformise » et tend à « réduire la quantité d'anecdotes dont se nourrit une vie ». Houellebecq pose ainsi les fondements de ce qu'il appellera la forme plate -une façon d'écrire platement des platitudes, de montrer combien l'homme est aplati par un travail devenu son destin.

Le monde du travail ouvre-t-il des perspectives? Les « missions en province » ne sont que de fausses évasions, à la recherche souvent d'aventures sexuelles douteuses. Quant aux réunions de groupe, elles sont l'occasion d'ennuyeux « briefings » qui visent à l'abandon de tout esprit critique et à la seule valorisation du « commercial ».

Le roman, ponctué de pots de départ où s'affiche le vide des relations humaines, s'achemine logiquement vers un bout du tunnel qui n'est autre que l'hôpital psychiatrique où il faut subir cette fois le népotisme des médecins (le narrateur est soigné par le docteur Népote!).

Avant de toucher ce point de non-retour, le narrateur fait un sort à l'activité sexuelle dans laquelle on pourrait voir un dérivatif compensatoire (actes sexuels furtifs dans les toilettes ou dans - voire sur, le bureau des chefs). Mais Houellebecq met surtout en lumière une misère sexuelle qui résulte de ce « théorème central »: « La sexualité est un système de hiérarchie sociale ». *L'homo economicus* est détruit par le système jusque dans son intimité la plus secrète. Toutes les heures passées -perdues- au bureau entament la puissance d'un individu voué à la mort inéluctable.

Houellebecq donne à son œuvre poétique le titre dérisoire de *La Poursuite du*

*bonheur*. Un poème montre un homme qui s'écroule dans les rayons d'un hypermarché. Il meurt au milieu des clients indifférents - seulement intrigués par ses « nouvelles chaussures » qu'ils aimeraient bien récupérer -comme à la guerre.

Un autre recueil s'intitule *Le Sens du combat*, mais celui-ci, même s'il fustige l'idéologie libérale, ne vise pas davantage que la nécessité de « survivre », c'est-à-dire « naviguer dans le système », adopter « une *stratégie à la Pessoa*: trouver un petit emploi, ne rien publier, attendre paisiblement sa mort ». Pour le poète -ce « parasite sacré »- l'idéal serait d'alterner entre de courtes périodes de travail et quelques mois de clochardisation volontaire. Ce cynisme qui permet d'être des deux côtés de la barrière fait allégrement fi des phénomènes de chômage et de licenciements qui marquent profondément l'époque. Qu'importe, Houellebecq remet en question le militantisme traditionnel et se cantonne à un pessimisme généralisé hérité de Schopenhauer.

En fait, les œuvres de Houellebecq ne parlent du monde travail que de façon oblique. L'auteur insiste plutôt sur ce qui résulte de l'argent gagné au travail. Si celui-ci n'est pas totalement récupéré par les factures multiples, il peut conduire à des loisirs dans des clubs de vacances que les agences proposent aux « cadres assis ». Mais attention: à la piscine comme au bureau, rien ne change. C'est partout la même indifférence, le même désir perclus et perdu.

On pourra aisément conclure que les problèmes de l'homme houellebecquien sont existentiels et marqués par le pessimisme de son maître, Schopenhauer. L'humour décapant du romancier, s'il contribue à décrypter les ressorts insidieux de monde du travail, ne prend cependant pas en considération certains aspects sociologiques incontournables. Une anthologie poétique récente, intitulé *Attention travail!*, élargit des horizons à peine esquissés, voire esquivés, par Houellebecq. Nombre de textes insistent sur l'aliénation du travail qui, loin de protéger, conduit quelquefois au licenciement, aux délocalisations, au suicide même. La figure de l'immigré et du SDF est devenue essentielle, incontournable -motif de compassion ou de haine quasi raciste (spécialement sous le régime sarkozyste, friand de xénophobie d'Etat). Quelques poèmes font place à la filiation ouvrière, à sa fatalité et à une certaine forme de fierté

dans un monde où la vraie richesse est loin d'être simplement matérielle. Enfin, un grand nombre d'auteurs insistent sur le fait que le vrai travail est celui de la création -la création des mots qui transcendent, s'indignent et résistent.

Houellebecq se raccorde à ce mouvement de revendication du travail créateur. C'est là une position oblique comparable à celle de Baudelaire vis-à-vis de Victor Hugo. A celui qui défend les « misérables » et assure le Peuple de son soutien et de sa commisération, Baudelaire ose, dans *Le Spleen de Paris*, ce titre provocateur: *Assommons les pauvres!* Pourtant, ce poème en prose emblématique, loin de mépriser les pauvres, vise à leur redonner une dignité bien au-delà d'un vague humanisme et humanitarisme hugoliens. Ce sont là les armes secrètes de la littérature dont les voies obliques sont souvent plus efficaces que les dénonciations trop directes et empreintes d'une générosité un peu suspecte.